

Attentats

Un des serins vient de mourir.

Fin septembre. Migraine abominable. J'en ai pour la journée. J'ai l'habitude. Je reste étendu et j'attends que ça passe. Mais je ne me fais pas trop d'illusions, maux de tête répétitifs, fatigue persistante... Je n'ai pu me lever que vers le soir. Un des serins était mort. Les salauds ! Je n'ai plus beaucoup de temps pour dire, essayer de dire ce que je sais, ce que j'ai appris ou deviné.

C'est pour cela que j'écris ces lignes, en espérant que peut-être quelqu'un...

Depuis un an, j'accumule des notes, des documents. Un an déjà ! Je me souviens... Je venais de m'installer dans ce nouvel appartement du centre-ville. Nettoyer, ranger et encore ranger. Et puis ma première sortie dans le quartier, samedi matin, dix heures ! Oui, c'est écrit là, mes notes du début... Si je vous parle de cette sortie, bien qu'il ne s'y passât rien de particulier, c'est que je veux être parfaitement honnête et me présenter tel que je suis, avec mes habitudes ou mes manies. Là, pas besoin de consulter mes notes ! Je suis donc sorti ce samedi matin, je me suis un peu promené. Le quartier a l'air tranquille, mais le matin ça ne veut rien dire. Il y a un marché pas très loin. Bon, j'ai acheté mes journaux habituels et fait mes provisions pour la semaine. J'essaie de sortir le moins possible, j'ai un bon congélateur. Faut dire que je mange peu !

Aussitôt rentré, j'ai désinfecté les journaux à la vapeur de menthol comme je fais d'habitude, ce qui leur donne meilleure odeur. Puis je me suis déshabillé entièrement et j'ai mis tous mes vêtements à laver. Je fais cela toutes les

fois que je sors. Les chaussures ! Je les ai récurées avec soin puis passées quelques minutes dans un bain de vapeur iodée. Et pour finir et pour moi, une douche très chaude, puis pantoufles robe de chambre.

Je ne sais pas comment sera mon appartement après... Peut-être même aura t-il disparu ! Je me sens donc obligé de vous faire subir une description des lieux. Rassurez-vous, ce sera rapide et sans douleur !

Petit appartement de deux pièces cuisine salle de bain au dernier étage, le troisième pour être précis, d'un vieil immeuble assez bien situé, je l'ai choisi pour cela, presque au centre ville.

Une chambre bureau, une cuisine comme toutes les cuisines, une salle de bain pour mouchoir de poche, les ouatères dans le couloir, c'est plutôt chiant, mais le loyer est en conséquence, pas très élevé.

La chambre est rectangulaire, les fenêtres donnent sur l'avenue. Une petite bibliothèque, dans un coin, une armoire vitrée à pharmacie à bric à brac à souvenirs. Sur le mur, en face, entre un guéridon modern-style et une cage à serins, un plan de la ville grand format, trois mètres sur deux.

Un lit banquette, une table, trois chaises. Le tout dans un état de propreté avancée. Avec en sus, des parfums mélangés d'iode, de camphre et d'eau de javel. C'est du moins ce que m'ont affirmé quelques rares invités, moi, je ne sens rien !

Pourquoi ai-je commencé à écrire ? Dieu de merde ! Ces pages ne seront jamais lues, ou pis encore, elles feront sourire. J'ai essayé de prévenir, discrètement, j'ai parlé à certaines personnes... Non, on m'écoutait poliment, puis on souriait, j'exagérais, certainement. J'insistais, venez, je voudrais vous montrer quelque chose, ce plan oui... Peine perdue, peine à pleurer !

Suis-je bête ! Bien sûr, vous êtes venus, par curiosité, ou parce que ce jour là, vous n'aviez rien à faire d'autre. Par pitié pour le vieux bonhomme que je suis ! Non, ce n'est pas votre genre.

Vous êtes entré et tout de suite, vous l'avez vu. Etonnant, hein ! Dimensions : trois mètres sur deux. Plan de la ville, de notre ville ! Nous sommes là, exactement là, on voit très bien l'avenue.

Je vais y planter un petit drapeau. Voilà ! Vous souriez ? Ne souriez pas. C'est à cause de la couleur, ces lignes bleues, vertes, jaunes et rouges. Des lignes, oui monsieur, quadrillant la ville. Non, ce n'est pas pour faire joli et je ne suis pas artiste peintre ! Des mois de travail, monsieur, des mois... Approchez ! Je me demande bien pourquoi il hésite ? Je parle peut-être trop fort. Ou je suis trop impatient de lui expliquer. Vous voyez, chaque ligne relie des petites croix de même couleur. Des petites croix, parfaitement ! Ce n'est pas pour user d'un symbole trop facile, j'aurais pu aussi bien mettre des points. La croix se dessine mieux, c'est tout !

Un temps. Je le regarde, il me regarde. Je crois qu'il a compris. Oui, chaque croix est un mort et ces lignes relient tous les morts de notre ville. Je dis, je répète, tous ! Je m'efforce de faire un contrôle strict de nos décès.

Non, non, très facile croyez-moi, les journaux sont faits pour ça, faits divers, rubriques nécrologiques, avis mortuaires. Naturellement, il y a un léger décalage entre le décès et son annonce dans un journal, mais du moment que le mort est bien mort...

Parler donne soif ! J'ai un assortiment d'eaux minérales, plates ou gazeuses... Si ça vous tente ? Moi, je vais prendre celle-ci, elle est légèrement soufrée, j'aime beaucoup.

Une croix bleue pour les morts dites normales, au-dessus de 80 ans. Faut bien se fixer une limite. Du vert pour meurtres et suicides, le jaune pour les maladies, du

rouge pour les accidents. Bien qu'à un certain point de vue, on puisse considérer le meurtre, le suicide et l'accident comme une maladie !

Enfin, quand en un point, il y a trop forte concentration de croix, je trace, comme cela, un cercle de la couleur dominante. Ce qui nous donne une image très réaliste de la répartition des décès dans notre ville.

Amusant, vous ne trouvez pas ? Et tellement instructif !

Vous remarquerez, par exemple, que le quartier où nous sommes, n'est touché dans l'ensemble que par des croix bleues, morts normales, oui, reculez un peu, et que les lignes vertes, jaunes et rouges, ainsi que les cercles, envahissent, le mot n'est pas trop fort, la périphérie !

Admirable, hein, comme une toile d'araignée.

On recule encore un peu, oui près de moi. Constatez que le centre ville est encore faiblement coloré, alors que le reste... Inquiétant ! Bientôt nous aurons chacun notre petite croix. Evidemment, me direz-vous ! Non, non, ce n'est pas pour ça, ce n'est pas ce que je voulais dire !

Parce que, monsieur, ça avance ! Je l'ai encore vérifié ce matin. On dirait presque que les morts prennent les boulevards ! Ah ! ah ! Mais ne partez pas ! Oui, c'est cela ! Vous reviendrez ! Bien sûr. Il reviendra à Pâques, tra la la, la lère, ou à la Trinité ! Imbécile !

J'écris, j'écris... Dehors, le vent, la pluie. 23h 30 ! Merde ! Je suis en retard pour les poubelles. De quelques minutes. Je n'aime pas être en retard, mais je n'ai, ce soir, pas envie de bouger. Pas encore. J'irai plus tard. Et puis, bordel, il faut bien que je termine...

Ordinairement, à cette heure, il n'y a personne, ni dans les couloirs, ni sous le porche du rez-de-chaussée où j'aime m'attarder. Mais cette nuit, c'est pas vraiment le temps pour ça.

Où j'aime m'attarder ! Mais pourquoi ai-je écrit cela ? La fatigue. Parce que, en y réfléchissant... Le porche, en

bas de l'immeuble, c'est comme un grand dégueuloir. Poubelles oubliées, crottes de chiens et pipis de chats, avec en prime la capote de service et la seringue jetable. Et sur les murs pourris de salpêtre, quelques œuvres d'art en graffiti.

Notre immeuble est vieux, pas très propre, un peu oublié. On dit, on raconte que bientôt, on fera place nette et qu'on plantera des fleurs.

En attendant, moi je me promène au milieu de toutes ces merdes ! Donc, je m'attarde, c'est vrai, pas trop longtemps, puis je remonte à mon appartement...

Escaliers bien sûr, arrêt à chaque palier, à chaque étage. Il n'y a jamais personne vers les minuit, une heure, aussi puis-je prendre mon temps – mon côté renifleur – et écouter ce que disent les portes.

Gruber au rez-de-chaussée, Simiak au premier étage, et Fantini, Chavert, Simions, Rakevic au deuxième, Benoit au troisième qui sont mes repères familiers, chacune avec sa manière d'être là.

Ainsi Gruber, épaisse, calme ; Fantini, murmurante et chuchotante ; Simions, agitée oh combien ! Le deuxième étage est toujours mal éclairé, une ampoule cassée, jamais remplacée. Ici, les portes ont des ombres vernissées, des creux plus chauds et des reliefs étranges que l'ont suit de la main.

Envie de s'asseoir, de ne plus bouger...

Vous vous demandez pourquoi j'ai entrepris ce travail de marquage sur un plan ? Eh bien... Je vais vous répondre : je voulais vérifier une intuition, cerner une sorte de malaise...

- Et maintenant ?

Martin a une voix calme et basse, reposante. Martin Gruber, un ami maintenant. Je vais chez lui, il vient chez moi.

Ce fut en février et ce fut une rencontre étrange, trop soudaine pour qu'il me fut possible de l'éviter, simple,

chaleureuse. Je croyais avoir oublié ce mot ! L'hiver s'accroche à l'âme pour qui vit seul.

J'étais descendu comme d'habitude, vingt trois heures trente. Il avait neigé toute la journée, la ville s'engourdissait de blanc. Je m'apprêtais à rentrer lorsque je crus entendre un gémissement, un cri peut-être... Rezd-chaussée, à droite, Gruber, Martin Gruber. Une plainte, encore. J'hésitai, puis frappai à la porte. Elle s'ouvrit presque immédiatement.

- Oui, qu'est ce que c'est ?

Un visage crispé et blafard. J'expliquai rapidement, j'avais cru entendre... Peut-être avait-il besoin d'aide ?

- Non, ça va mieux. Mais ces maux de tête sont tellement abominables ! Vous êtes du troisième n'est-ce pas ? Oui, je vous reconnais. Trois jours que ça dure, je ne dors plus !

Il avait un sourire doux et triste. Entrez, je vous en prie. De toute façon, pour moi, c'est une nuit de foutue... Alors, si vous avez le temps. Je crois qu'un peu de compagnie...

L'appartement était sombre avec des reflets de choses anciennes de cuivre et de jade. Ce fut une soirée curieuse, une nuit inhabituelle. Je ne partis qu'aux premières heures du matin on peut dire un peu éméché, la faute à ces deux ou trois verres de mirabelle. Mais je me souviens encore maintenant, presque mot pour mot, de l'étrange récit de Martin Gruber.

« Une semaine, Monsieur, une semaine que chaque nuit je fais ce rêve, un cauchemar devrais-je dire. Je suis en train de manger, il me semble que c'est bien là, ma table, ma chaise, mais je ne saurais l'affirmer car il y a une sorte de décalage entre l'acte et le lieu, une grande pièce improbable à peu près vide. Je suis seul et déjà mes gestes ont démenti cette affirmation ; je suis devenu précautionneur, je bouge au ralenti, on me regarde, moins de bruit, il n'aime pas, je fais des efforts de silence, il est là, assis à

deux trois mètres en face de moi, un loup presque toujours, quelquefois un grand félin ocellé d'ombres.

Il est étonnant qu'il ne me vienne jamais à l'idée de m'arrêter de manger. Ce que je me dis à chaque fois le lendemain. Avez-vous jamais entendu le bruit énorme des nourritures ? Il faut manger, mais ça fait du bruit. Savez-vous, qu'hier, à mon repas de midi, je me suis surpris à regarder autour de moi avec inquiétude, il m'avait semblé... Ça a suffi pour me couper l'appétit.

Donc il est là, il me regarde manger. Alors moi, je mastique avec lenteur et puis hop, j'essaie de faire passer la chose. Et à tous les coups, ça coince. Je m'étrangle, je déglutis. Trop fort ! Il se redresse. Je dois certainement crier. Je crie !

Et c'est le noir !

Je suis maintenant assis par terre, tout seul, perdu sur un plancher trop grand, trop lisse, sans limites définies et le silence tout autour. Je me lève, et au premier pas que je fais résonnent de je ne sais quels lointains, une rumeur énorme de voix parlées, hurlées, des bruits de moteur de musiques stridentes, une clameur de foule en marche, tandis qu'au dessus de moi, à me toucher la tête, une cloche énorme bat lentement... Le bronze résonne, ma peau se fend... »

- Et maintenant ? redemanda Martin.

Je montrai du doigt le plan sur le mur.

- La preuve est là. Une progression certaine de la mort sous toutes ses formes. Nous sommes en train de perdre, mon cher, et beaucoup n'auront pas la chance de devenir vieux. Mais chut, n'est-ce pas, ce sont là des choses qu'on ne dit pas, des calculs qu'on évite de faire, et surtout une conclusion logique qu'on refuse.

Il n'y a pas de hasard !

Martin se leva d'un bond de sa chaise. Il n'était pas d'accord, ce que je disais là ne voulait rien dire ! On peut

appeler hasard ce qui nous arrive de bon, fatalité tout le mal qui nous tombe dessus. En ce sens, la mort est notre fatum, notre destin. Nous sommes programmés pour ! Etait-ce cela que je voulais dire ? Il me connaissait assez pour penser que j'avais autre chose en tête.

- Une très mauvaise idée, en effet.
- Dis toujours.
- Pas de hasard, pas de fatalité, rien que des attentats !
- Tu veux dire, l'accident du coin de la rue ?
- Oui !
- La maladie du petit ?
- Aussi !
- Ouah !

Je me levai à mon tour, rage, amertume me montèrent à la bouche.

- Tu n'as qu'à regarder sur ce plan. Meurtres, suicides, viols, mais aussi accidents, maladies sont autour de nous. Ce n'est pas normal, il y a forcément autre chose. Alors moi, je dis que tout ce qu'on donne à la mort est un attentat. Préparé avec soin, exécuté au moment choisi.

Oh, ils sont très forts, ils changent de méthode à chaque fois. Non, je ne sais pas où ils sont, qui ils sont. Ce que je sais : ils sont comme le vent, on ne voit que leur souffle. Tu me crois fou ? Si seulement je l'étais !

Ils pollueront tout, doucement et dans l'ombre, nos enfants, ce que nous mangeons et buvons, nos actes seront dévoyés et notre intelligence sombrera ridiculement dans la futilité. Ils sont très forts, ils nous connaissent trop bien et quand nous demanderons enfin à mourir, ils auront gagné.

De plus en plus souvent, je passais de longues heures la nuit dans les couloirs.

Les portes, je les connaissais bien toutes, n'arrêtaient plus leurs murmures quand je passais près d'elles.

- Tes mains, oui c'est ça, plus fort, oui, putain salope ! Je t'ai apporté de la poudre... hé, pas si vite, faut d'abord la gagner, tu sais ce que tu as à faire... Tais-toi, tais-toi, salaud ! Si tu pouvais te fringuer autrement, regarde-toi bon Dieu ! Tais-toi, tais-toi ! Et maintenant, tu chiales ! Marre ! Marre !

Les mots bruissaient comme des insectes, quelquefois s'épanouissaient comme autant de fleurs rouges, plus souvent rampaient, immondes larves, au bas des portes.

Je suis passé voir Martin.

Il ne va pas très bien. J'ai essayé de plaisanter, parler de l'arrivée de la grippe et des virus qui traînent un peu partout.

- Un peu comme toi à chaque étage, ironisa Martin. Oui, je sais. Tu devrais arrêter ces conneries.

Il se tut, prit un verre d'eau, le but d'un trait. C'est pas la grippe, pas un virus. C'est une merde qui me bouffe la tête.

Une sacrée merde, oui ! Martin ne supportait plus aucun bruit, ne se supportait plus lui-même. Le bruit intime de sa vie lui était devenu intolérable. Qu'aurais-je pu faire ? Les médecins eux-mêmes... Il faudrait envisager un scanner... Allez-vous faire foutre ! Martin devenait grossier. Par je ne sais quelle alchimie mentale, un bruit quelconque, si infime fut-il, reconnu, isolé parmi tous les autres, se transformait dans sa pauvre tête en quelque chose de monstrueux.

Février. Je l'ai vu tomber du toit. Il hurlait, un cri ininterrompu, un cri aigu de petit enfant. Il s'est écrasé à quelques mètres de moi, sur la chaussée noire de pluie. Sa tête a explosé, une bouillie d'os et de cervelle. Et puis le sang qui s'est mis à couler avec la pluie.

Accident, il a glissé, non, on l'a poussé, il y avait quelqu'un avec lui... Ça fera une croix de plus sur mon plan, rue des Halles.

Aurai-je le temps de tout dire ? Les nuits ne sont pas si longues et je ne dors presque plus. Les maux de tête ont disparu, je devrais me sentir en forme. Oui, mais il y a les autres... J'écris jusqu'à minuit, une heure, puis le reste de la nuit, je le passe assis près de la fenêtre. Et je les vois, ombres parmi les ombres.

Ils se rapprochent. Pourquoi ? Pour qui ? Moi ! Mais ils ne risquent plus rien du vieil homme imbécile qui croyait qu'on entendrait son cri, attentat, attentat, ne vous laissez pas abuser, attentat !

Je crois bien que j'ai la trouille.

Chez les personnes d'un certain âge, la trouille se manifeste d'abord par un tremblement exagéré et intempestif des extrémités inférieures, puis par une marche hésitante ou trop vite ou trop lente, je dirais arythmique, la trouille, mon cher Martin, qui nous fait choisir entre deux portes, toujours la plus mauvaise.

Je ne sais pas si tu as eu raison de choisir ta porte de sortie aussi rapidement. Tu avais à peine soixante ans, tu aurais pu attendre... Je sais, je sais, tu ne voulais rien me dire, mais j'avais deviné, j'avais lu ton message dans tes yeux fatigués. Et on s'était quitté sur un vrai rire de vieux copains.

Et les objets se mirent à disparaître ; d'abord mon carnet pense-bête fourre-tout, des journaux ensuite, surtout ceux bien pourvus en rubriques nécrologiques, d'autres brimborions aussi, le pot de fleurs sur la fenêtre. Ai regardé dans la rue, suis descendu dans la rue, rien, pas la moindre trace !

Changeaient aussi de place les choses... Ainsi, un dimanche de mai, la cage à serins avait pris la place du

guéridon, ce qui ne changeait peut-être pas grand chose à l'esprit de la chambre (aspect) mais qui du simple point de vue logique de survie animale était tout à fait aberrant, les oiseaux étant beaucoup mieux près de la fenêtre. A moins naturellement de chercher à s'en débarrasser...

Qu'importe les oiseaux, on s'en fout des oiseaux, zim boum la caisse ! Enculés !

On avait touché à son plan.

Il avait bien déjà remarqué, sans y attacher d'importance, que depuis quelques temps, les lignes semblaient courir un peu à l'aventure et que l'ensemble devenait par trop surchargé avec un air de se foutre de sa gueule.

Oui, mais il avait fallu plusieurs semaines pour qu'il comprenne vraiment. Ohoo, tout son travail transformé en un gribouillis infâme, un gâchis informe, ooho !

On avait fait attention, on s'était montré discret, et lui, aveugle, sourd, ne s'était jamais aperçu qu'on lui rendait visite.

Dans un certain sens, c'était assez réconfortant. On le prenait au sérieux, on lui enlevait ses preuves, preuve qu'il était dans le vrai. Plus d'importance !

Le dégoût.

Tu claques la porte et sortis. Beaucoup de monde. Marcher vite. La librairie est au bout de la rue. Quelques journaux supplémentaires à acheter. Une sorte de fièvre agitait le boulevard. Il y avait quelque chose... Tu n'étais pas à l'aise. La librairie était fermée, les rideaux baissés. Il aurait fallu à ce moment repartir. Vouloir ces journaux, les vouloir de toute force, était un jeu puéril, comme si ton esprit prenait plaisir à s'entêter. Il se rappelait qu'un peu plus loin, près de la grande place...

Oui, mais, ça ne va plus, tout bouge autour de toi, les rues deviennent hostiles, les maisons comme de vieux corbeaux, regardent. Pour les journaux, c'est foutu ! La rue